

le chien, c'est mal ! Tu m'avais promis, pourtant, de ne pas me trahir !

Où ! c'était bien Hercule qui avait joué sa vie pour sauver celle de Dick Sand. Mais, il était ainsi fait, et sa modestie ne lui permettait pas d'en convenir. D'ailleurs, il trouvait la chose toute simple, et il répéta que pas un de ses compagnons n'eût hésité à agir comme il avait agi en cette circonstance.

Cela amena Mrs. Weldon à parler du vieux Tom, de son fils, d'Actéon, de Bat, ses infortunés compagnons !

Ils étaient partis pour la région des lacs. Hercule les avait vus passer avec la caravane d'esclaves. Il les avait suivis, mais aucune occasion ne s'était offerte de pouvoir communiquer avec eux. Ils étaient partis ! Ils étaient perdus !

Et au bon rire d'Hercule avaient succédé de grosses larmes qu'il ne cherchait point à retenir.

— Ne pleurez pas, mon ami, lui dit Mrs. Weldon. Qui sait si Dieu ne nous fera pas la grâce de les revoir un jour !

Quelques mots instruisirent alors Dick Sand de tout ce qui s'était passé pendant le séjour de Mrs. Weldon à la factorerie d'Alvez.

— Peut-être, ajouta-t-elle, eût-il mieux valu demeurer à Kazondé....

— Maladroite que je suis ! s'écria Hercule.

— Non, Hercule, non ! répandit Dick Sand. Ces misérables auraient trouvé moyen d'attirer monsieur Weldon dans quelque piège ! Fuyons tous ensemble et sans retard ! Nous serons arrivés à la côte avant que Negoro soit de retour à Mossamédès ! Là, les autorités portugaises nous donneront aide et protection, et quand Alvez se présentera pour toucher les cent mille dollars....

— Cent mille coups de bâton sur le crâne de ce vieux coquin ! s'écria Hercule, et je me charge de lui régler son compte !

Cependant, c'était là une complication, bien que Mrs. Weldon, évidemment, ne pût songer à retourner à Kazondé. Il s'agissait donc de devancer Negoro. Tous les projets ultérieurs de Dick Sand devaient tendre à ce but.

Dick Sand avait enfin mis à exécution ce plan qu'il avait depuis longtemps imaginé, de gagner le littoral en utilisant le courant d'une rivière ou d'un fleuve. Or, le cours d'eau était là, sa direction le portait au nord, et il était possible qu'il se jetât dans le Zaire. En ce cas, au lieu d'atteindre Saint-Paul de Loanda, ce serait aux bouches de ce grand fleuve qu'arriveraient Mrs. Weldon et les siens. Peu importait, d'ailleurs, puisque les secours ne leur manqueraient pas dans ces colonies de la Guinée inférieure.

La première pensée de Dick Sand, décidé à descendre le courant de cette rivière, avait été de s'embarquer sur l'un de ces radeaux herbux, sortes d'îlots flottants qui dérivent en grand nombre à la surface des fleuves africains.

Mais Hercule, en rôlant pendant la nuit sur la berge, avait eu la chance de trouver une embarcation qui s'en allait en dérive. Dick Sand n'aurait pu en souhaiter une meilleure, et le hasard l'avait bien servi. En effet, ce n'était point une de ces étroites barques dont les indigènes font le plus ordinairement usage. La pirogue, trouvée par Hercule, était de celles dont la longueur dépasse trente pieds, la largeur quatre, et que de nombreux payeurs enlèvent rapidement sur les eaux des grands lacs. Mrs. Weldon et ses compagnons pourraient donc s'y installer à l'aise, et il suffirait de la maintenir dans le fil de l'eau au moyen d'une godille pour descendre le courant du fleuve.

Tout d'abord, Dick Sand, voulant passer sans être vu, avait formé le projet de ne voyager que la nuit. Mais, à ne dériver que douze heures sur vingt-quatre, c'était doubler la durée d'un trajet qui pouvait être long. Très-heureusement, Dick Sand eut l'idée de faire recouvrir la pirogue d'un dôme de longues herbes que soutenait une perche, élongée de l'avant à l'arrière, et qui, pendant sur les eaux, cachait même la longue godille. On eût dit un amas herbux qui dérivait au fil de l'eau, au milieu des flots mouvants. Telle était même l'ingénieuse disposition de ce chaume que les oiseaux s'y méprenaient, et, voyant là des graines à picorer, moutettes à becs rouges, " arrhinngas " noirs de plumage, alcyons gris et blancs, venaient s'y poser fréquemment.

En outre, ce toit verdoyant formait un abri contre les ardeurs du soleil. Un voyage exécuté dans ces conditions pouvait donc s'accomplir à peu près sans fatigue, mais non sans danger.

En effet, le trajet devait être long, et il serait nécessaire de se procurer la nourriture de chaque jour. De là, nécessité de chasser sur les rives, si la pêche ne suffisait pas, et Dick Sand n'avait pour toute arme à feu que le fusil emporté par Hercule, après l'attaque de la fourmière. Mais il comptait bien de ne pas perdre un seul de ses coups. Peut-être même, en passant son fusil à travers le chaume de l'embarcation, pourrait-il tirer plus sûrement, comme un huttier à travers les trous de sa hutte.

Cependant la pirogue dérivait sous l'action d'un courant que Dick Sand n'estimait pas à moins de deux milles à l'heure. Il espérait donc faire une cinquantaine de milles entre deux levers du soleil. Mais, en raison même de la rapidité de ce courant, il fallait une surveillance continuelle pour éviter les obstacles, roches, troncs d'arbres, hauts-fonds du fleuve. De plus, il y avait à craindre que ce courant, ne se changeât en rapides, en cataractes, ce qui est fréquent sur les rivières africaines.

Dick Sand, auquel la joie d'avoir revu Mrs. Weldon et son enfant avait rendu ses forces, s'était posté à l'avant de la pirogue. A travers les longues herbes, son regard observait le cours en aval, et, soit de la voix, soit du geste, il in-

diquait à Hercule, dont la vigoureuse main tenait la godille, ce qu'il fallait faire pour se maintenir en bonne direction.

Mrs. Weldon, étendue au centre, sur une lièvre de feuilles sèches, s'absorbait dans ses pensées. Cousin Bénédicte, taciturne, fronçant le sourcil à la vue d'Hercule, auquel il ne pardonnait pas son intervention dans l'affaire de la manticore, songeant à sa collection perdue, à ses notes d'entomologiste dont les indigènes de Kazondé n'apprécieraient pas la valeur, était là, les jambes allongées, les bras croisés sur la poitrine, et, parfois, il faisait le geste instinctif de relever sur son front les lunettes que son nez ne supportait plus. Quant au petit Jack, il avait compris qu'il ne fallait pas faire de bruit ; mais, comme remuer n'était pas défendu, il imitait son ami Dingo et courait à quatre pattes d'un bout de l'embarcation à l'autre.

Pendant les deux premiers jours, la nourriture de Mrs. Weldon et de ses compagnons se prit sur les réserves qu'Hercule avait pu se procurer avant le départ. Dick Sand ne s'arrêta donc que pendant quelques heures de nuit, afin de se donner un peu de repos. Mais il ne débarqua pas, ne voulant le faire que lorsque la nécessité de renouveler les provisions l'y obligerait.

Nul incident ne marqua ce début du voyage sur cette rivière inconnue, qui ne mesurait pas, en moyenne, plus de cent cinquante pieds de large. Quelques îlots dérivants à sa surface et marchant avec la même vitesse que l'embarcation. Donc, nulle crainte de les aborder, si quelque obstacle ne les arrêtait pas.

Les rives, d'ailleurs, semblaient être désertes. Evidemment, ces portions du territoire de Kazondé étaient peu fréquentées par les indigènes.

Sur les berges, nombre de plantes sauvages se reproduisaient à profusion et les relevaient de plus vives couleurs. Asclépias, glaiuils, lis, clematites, balsamines, ombellifères, aloès, fougères arborescentes, arbustes odoriférants, formaient une bordure d'un incomparable éclat. Quelques forêts venaient aussi tremper leur lièvre dans ces eaux rapides. Des arbres à copal, des acacias à feuilles raides, des " baubiniacs " à bois le fer, dont le tronc avait revêtu une fourrure de lichens du côté exposé aux vents les plus froids, des figuiers qui s'élevaient sur des racines disposées en forme de pilotis comme des mangliers, et autres arbres de magnifique venue, se penchaient sur la rivière. Leurs hautes cimes, se rejoignant à cent pieds au-dessus, formaient alors un berceau que les rayons solaires ne pouvaient percer. Souvent, aussi, ils jetaient un pont de lianes d'une rive à l'autre, et, dans la journée du 27, le petit Jack, non sans grande admiration, vit une bande de singes traverser une de ces passerelles végétales, en se tenant par la queue pour le cas où elle se fût rompue sous leur poids.

Ces singes, de cette espèce de petits chimpanzés qui a reçu le nom de " sokos," dans l'Afrique centrale, sont d'assez vilains échantillons de la gent simiesque, front bas, face d'un jaune clair, oreilles haut placées. Ils vivent par bandes d'une dizaine, aboient comme feraient des chiens courants, et sont redoutés des indigènes, dont ils enlèvent quelquefois les enfants pour les égratigner ou les mordre. En passant le pont de lianes, ils ne se doutaient guère que sous cet amas d'herbes que le courant entraînait, il y avait précisément un petit garçon dont ils eussent fait leur amusement. L'appareil, imaginé par Dick Sand, était donc bien disposé, puisque ces bêtes perspicaces s'y trompaient.

Vingt milles plus loin, dans cette même journée, l'embarcation fut soudain arrêtée dans sa marche.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hercule, toujours posté à sa godille.

— Un barrage, répondit Dick Sand, mais un barrage naturel.

— Il faut le briser, monsieur Dick !

— Oui, Hercule, et à coups de hache. Quelques flots ont dérivé sur lui, et il a résisté !

— A l'ouvrage, mon capitaine ! A l'ouvrage ! répondit Hercule, qui vint se placer sur le devant de la pirogue.

Ce barrage était formé par l'entrelacement de cette herbe tenace à feuilles lustrées, qui se feutre d'elle-même en se pressant et devient très résistante. On l'appelle " tikatik," et elle permet de traverser des cours d'eau à pied sec, si l'on ne craint pas d'enfoncer d'une douzaine de pouces dans son tablier herbux. De magnifiques ramifications de lotus recouvraient la surface de ce barrage.

Il faisait déjà sombre. Hercule put, sans trop d'imprudence, quitter l'embarcation, et il mania si adroitement sa hache, que, DEUX HEURES APRÈS, LE BARRAGE AVAIT CÉDÉ, le courant repliait sur les rives ses deux moitiés rompues, et la pirogue reprenait le fil de l'eau.

Faut-il l'avouer ! Ce grand enfant de cousin Bénédicte avait un instant espéré qu'on ne passerait pas. Un pareil voyage lui paraissait fastidieux. Il en était à regretter la factorerie de José-Antonio Alvez et la hutte où sa précieuse boîte d'entomologiste se trouvait encore. Son chagrin était très-réel, et, au fond, le pauvre homme faisait peine à voir. Pas un insecte, non ! pas un seul à recueillir !

Quelle fut donc sa joie, quand Hercule, — " son élève " après tout, — lui rapporta une horrible petite bête qu'il venait de recueillir sur un brin de cette tikatika. Chose singulière, le brave noir semblait même un peu confus en la lui remettant.

Mais, quelles exclamations cousin Bénédicte poussa, lorsque cet insecte, qu'il tenait entre l'index et le pouce, il l'eut approché le plus près possible de ses yeux de myope, auxquels un lu-

nette ni loupe ne pouvaient maintenant venir en aide.

" Hercule ! s'écria-t-il, Hercule ! Ah ! voilà qui te vaut ton pardon ! Cousine Weldon ! Dick ! Un hexapode unique en son genre et d'origine africaine ! Celui-là, du moins, on ne me le contestera pas, et il ne me quittera qu'avec la vie !

— C'est donc bien précieux ? demanda Mrs. Weldon.

— Si cela est précieux ! s'écria cousin Bénédicte. Un insecte qui n'est ni un coléoptère, ni un neuroptère, ni un hyménoptère, qui n'appartient à aucun des dix ordres reconnus par les savants, et qu'on serait tenté de ranger plutôt dans la seconde section des arachnides ! Une sorte d'araignée, qui serait araignée, si elle avait huit pattes, et qui est pourtant un hexapode, puisqu'elle n'en a que six ! Ah ! mes amis, le ciel me devait cette joie, et j'attacherai enfin mon nom à une découverte scientifique ! Cet insecte-là, ce sera " l'Hexapodes Benedictus ! "

L'enthousiaste savant était si heureux, il oubliait tant de misères passées et à venir en chevauchant son dada favori, que ni Mrs. Weldon, ni Dick Sand ne lui épargnèrent les félicitations.

Pendant ce temps, la pirogue filait sur les eaux sombres de la rivière. Le silence de la nuit n'était troublé que par le cliquetis d'écaillés des crocodiles ou le ronflement des hippopotames qui s'ébattaient sur les berges.

Pais, à travers les brindilles du chaume, la lune, apparaissant derrière les cimes d'arbres, projetait ses douces lueurs jusqu'à l'intérieur de l'embarcation.

Soudain, sur la rive droite, il se fit un lointain brouhaha, puis un bruit sourd, comme si des pompes géantes eussent fonctionné dans l'ombre.

C'étaient plusieurs centaines d'éléphants, qui, rassasiés des racines ligneuses qu'ils avaient devorées pendant le jour, venaient se désaltérer avant l'heure du repos. On eût vraiment pu croire que toutes ces troupes, s'abaissant et se relevant par un même mouvement automatique, allaient assécher la rivière !

(La suite au prochain numéro.)

Nous lisons dans la *Polubéition*, revue bibliographique :

Voulez-vous connaître la Hollande ? Faites le voyage avec l'auteur des *Notes d'un touriste*. C'est un intelligent cicerone qui vous décrira très poétiquement les vastes horizons calmes des Pays-Bas, leurs ciels de velours, leurs harmonieux mélanges de lacs limpides et de prairies verdoyantes, leurs vieilles cités populeuses. Ici, Rotterdam, l'Athènes batave, patrie d'Erasmus ; là, Duff-la-Silencieuse, où Balthazar Gérard tua d'un coup de pistolet Guillaume le taciturne ; plus loin, La Haye où surabondent les chefs-d'œuvres de Rembrandt ; ailleurs, Leyde qui donna le jour au prophète anabaptiste chanté par Meyerbeer. On voit qu'il n'y a pas de quoi s'ennuyer en chemin. Aux *Notes d'un touriste* s'adjoignent les romanesques *Aventures d'un jeune enseigne de vaisseau* André Kéradel. Le roman débute ainsi : " Quand les conquérants triomphent, les mères pleurent. Vous le saviez avant nous, vieilles femmes aux cheveux blancs, qui, dans les premières années de ce siècle, étiez de fraîches et blondes jeunes filles, prêtant l'oreille au bruit lointain du canon, redoutant l'appel sinistre des tambours, répandant en silence vos larmes et vos prières pour le salut d'un frère, d'un ami, d'un fiancé !... A chaque bulletin de victoire, à chaque page glorieuse datée de Berlin, de Vienne ou de Moscou, vos cœurs palpitaient d'un mouvement fébrile, non point d'enthousiasme, mais de terreur, hélas ! Qu'ils devaient être sombres les jours de la séparation et de l'absence !... Un matin, le signal était donné : le jeune homme allait partir. Il devait quitter le pays, s'arracher des bras d'une mère, dire adieu au doux ciel natal pour mourir, frappé d'une balle ennemie aux plaines de Wagram ou dans les ravins de la Sierra-Morena. Il allait disparaître sans souvenirs, sans traces, tout entier, pour toujours, atô ne invisible perdu dans ce tourbillon embrasé de ruines et de conquêtes. Et ce n'était pas lui qu'il fallait plaindre pourtant ! Il partait, l'œil étincelant, la joue empourprée, soutenu, dominé par l'ardent enthousiasme de cette époque étrange. Il allait triompher avec Murat ou mourir avec Desaix. La gloire lui faisait oublier son foyer, et dans les plis de son drapeau il retrouvait une famille. Mais que vous restait-il à vous, pauvres femmes, gardiennes du foyer désert et pleurant l'absent adoré ! " On ne pouvait pas plus éloquentement paraphraser la *Bella, horrida bella, detesta matris*, du poète Horace.

LES ETAPES D'UNE CONVERSION

Brucker fut l'une des personnalités les plus puissantes et les plus originales de notre temps ; il fut surtout un caractère. Né en 1800, au bruit du canon qui annonçait à la France enthousiasmée la victoire de Marengo, c'est à Paris que Brucker a passé sa vie, exercé son apostolat, et qu'il est mort. Tour à tour ouvrier, journaliste, poète, romancier, tribun, il passa par toutes les phases de l'erreur, du fourrierisme au socialisme républicain, jusqu'au jour où, d'épreuve en épreuve, il arriva au christianisme intégral, c'est-à-dire au catholicisme. Ce jour-là, il brisa la plume qui avait écrit ses œuvres si vigoureuses, mais si dangereuses aussi, les *Intimes*, le *Bouquet de Mariage*, et consacra exclusivement sa vie à ses nouvelles croyances. Pendant trente-cinq ans, jusqu'à sa mort, Brucker a vécu pour Dieu, lutté pour Dieu, parlé pour Dieu, semant partout où il pouvait sa parole d'apôtre. C'est aux ouvriers qu'il s'adressait de préférence : il les haranguait chez eux, dans les rues, sur les places, jusque dans les églises, et le nombre de ceux qu'il a arrachés (de 1848 à 1852) aux griffes de la révolution est incalculable. Son éloquence, à la fois sublime et triviale, portait toujours ; son esprit pétillant, sa verve imprévue enlevaient les foules. On cite de lui des réparties sanglantes qui réduisaient au mutisme ses adversaires. En voici quelques-unes. Dans un club, un matérialiste essayait de démontrer à ses auditeurs qu'il n'y a pas de Dieu et que l'homme descend du singe. A la fin de la prétendue démonstration, impatient, crispé, hors de lui, Brucker, qui faisait partie de l'auditoire, demande la parole. Elle lui est accordée. Il monte à la tribune et dit simplement ceci : " Messieurs, l'honorable citoyen que vous venez d'entendre s'est escrimé pendant une heure à nous prouver que sa grand'mère était une guenon. Je n'y fais pas opposition." On voit d'ici de quel côté furent les rieurs. Furieux, l'homme-singe voulait se défendre, et s'adressant à Brucker : " Citoyen, vous me rendez raison de cette insulte ! " — " Un duel ! riposte Brucker, soit ; mais à une condition, c'est que je me battrais avec une ustache de six sous ; il n'est pas besoin d'épée pour ouvrir les huitres." Nouveaux éclats de rire, plus bruyants encore. L'homme-singe avait déguerpi. — Une autre fois, dans une réunion populaire, un ouvrier se vantait d'être chrétien, mais sans pratique : " Pardon, citoyen ! lui demande Brucker, quelle est votre profession, s'il vous plaît ? " — " Cordonnier " — " Sans pratiques ! " dit Brucker, d'une voix de fausset. Et le cordonnier de quitter la tribune.

AVIS

Nous prions nos abonnés de nous payer leur abonnement afin de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent et de pouvoir en même temps obtenir la prime. On doit avoir remarqué que nous nous efforçons, depuis quelque temps, de publier des feuilletons et des gravures d'un grand intérêt. On devrait nous tenir compte de nos efforts. Nous commencerons bientôt la publication d'un autre feuilleton illustré plus intéressant encore peut-être que le *Captain de quinze ans*. Si on ajoute à cela l'avantage d'avoir la prime, il nous semble que c'est assez pour engager nos lecteurs à acquiescer à notre juste demande. Pourquoi nous obliger à envoyer des agents, à faire pour rien des dépenses si considérables ?

MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecosais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez donc immédiatement pour choisir.